

# L'après-journal, faut l'inventer !

Le journal scolaire est-il encore possible en 2006 ? Pour y réfléchir, il faut prendre en compte les changements profonds de la presse et des repères politiques qui ont pu conduire un journal comme *Libération*, de Jean-Paul Sartre à Edouard de Rothschild<sup>1</sup>. Pour retrouver une expression enfantine authentique, sans doute faut-il plutôt chercher vers une langue écrite-orale que vers l'esthétique journalistique et littéraire.

La presse d'information se construit, année après année, un monde de valeurs inquiétantes où les contraires vivent bras dessus, bras dessous : mensonge et vérité, information et désinformation, objectivité et connivence, impertinence et conservatisme... Il est à craindre que le terme « journal » renvoie aujourd'hui, en dépit des apparences, à l'espace d'expression d'un profond conformisme.

L'évolution de journaux comme *Le Monde* ou *Libération* ne cesse de

nous faire découvrir à quel point un type de presse qui a pu être le phare d'une des démocraties les plus en vue de l'histoire des sociétés occidentales, ne parvient pas à freiner la descente aux enfers de la « liberté de la presse ». Le terme est entré dans l'histoire. Pour ce qui est du présent, il fait ricaner ou grincer des dents, c'est selon.

Déjà, en 1967, Célestin Freinet portait sur la presse un regard d'une clairvoyance tout à fait percutante : « Une des grandes déficiences de notre culture - et l'école y a au moins participé - c'est le fait grave que pour les enfants et les adultes de notre époque, l'imprimé est tabou.

Le journal surtout est tabou. C'est écrit... c'est imprimé. Ce ne serait pas dans le journal si c'était faux !

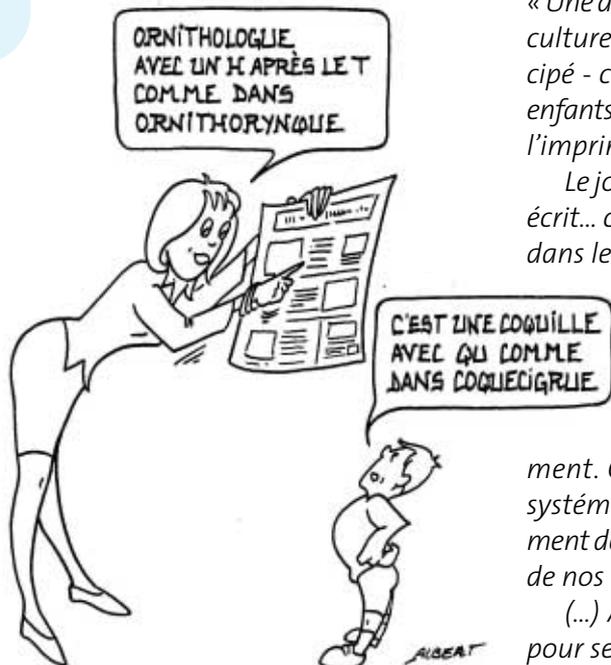
C'est de la fascination pour l'imprimé que vivent les journaux à fort tirage et les entreprises de propagande dont ils sont l'instrument. C'est leur bourrage de crâne systématique qui fausse si tragiquement de nos jours les principes mêmes de nos démocraties.

(...) Aujourd'hui, le journal pense pour ses lecteurs. »

## Journal no future !

Trente-neuf ans après, les travaux critiques vis à vis des médias se multiplient, accentuant le jugement de Freinet et sa vision des imprimés en « nouveaux dieux »<sup>2</sup>. Ils signalent avec précision et beaucoup d'exemples à l'appui (TV, radio et presse) l'usure médiatique et la perte totale de crédibilité des moyens d'information, qu'il s'agisse du fonctionnement interne des médias, de l'écriture journalistique, du lien avec la sphère politique, de la progression de la situation de monopole des groupes de presse...

Pourtant les journaux, conservateurs ou non, sont remplis de chroniques dites impertinentes et de pages débats. Même la télévision et la radio sont capables d'intégrer une forme d'autocritique. Les innombrables face à face intellogjournalistiques sur RTL, France Inter, France Culture, Europe 1, LCI ou l'émission « Arrêt sur image » fournissent de beaux exemples de critique non critique... Bien sûr, rien n'est jamais remis en cause structurellement dans le royaume de l'image et de l'information. On



dissèque les fonctionnements internes de la machine à informer sans jamais franchir les frontières qui la relie à l'économie, la politique, l'industrie...

Bref, on dit tout, on ne dit rien. Chefs de rédaction et patrons de presse pratiquent à la perfection cette autocritique sans jamais se confronter aux structures socio-économiques de l'information.

### De Freinet à Poivre d'Arvor

N'y allons pas par quatre chemins. Former les enfants au journal en 2006, c'est leur apprendre des contraintes d'expression incompatibles avec une parole épanouissante. C'est en plus les entraîner à une observation de l'actualité qui va assurer une acceptation profonde de ce qui se passe dans le monde qui les entoure.

Dès lors, pourquoi prendre la voie de la presse aujourd'hui lorsqu'on est à l'école primaire, au collège ou au lycée ? C'est certainement s'engager dans une impasse dont on voit aujourd'hui à quel point elle n'a prévu aucune issue de secours. En d'autres mots, c'est risquer de se retrouver coincés ! Alors, c'est l'impasse ?

Pas de panique, reprenons nos esprits. Depuis de nombreuses années, nous expérimentons avec des enfants dans des classes des situations d'écriture que nous appelions encore récemment « journal scolaire ». Aujourd'hui, nous regardons nos pratiques et il nous semble urgent de passer à une autre aventure.

Le journal d'opinion pourrait être la voix des enfants de l'école. Nous nous sommes essayés pendant de nombreuses années à l'instaurer. Un journal régulier, distribué dans le



village ou le quartier, régulièrement, où les enfants expriment une opinion sur un sujet qui les concerne. Ou un journal quotidien pendant deux semaines de classe lecture : l'écrit installé dans le fonctionnement d'un groupe comme une situation expérimentale et exceptionnelle ; pouvoir lire chaque jour comment le groupe traite le vécu par l'écrit...

### Que faire des textes « trop » ou « pas assez » ?

Nous n'avons pu que constater le manque d'intérêt au débat organisé autour du journal « en circuit court ». Nous y avons lu des dizaines d'articles qui demandaient aux lecteurs de ne plus faire de mal aux animaux, nous sommes restés perplexes devant une multitude d'écrits vantant les mérites d'une chanteuse ou d'un footballeur à la mode, nous nous sommes lamentés devant des articles contre la pollution... Et ce, dans des classes où les enfants ont l'habitude d'être pris au sérieux, pour la vie de la classe comme en mathématiques... Des classes où on ne cesse de leur répéter qu'ils méritent mieux que le savoir qu'on leur concède, que le monde qu'on leur fait.

S'ils sont suffisamment en confiance dans la classe, les enfants produisent aussi, très rapidement, des textes difficilement publiables : le voisin qui fait trop de bruit et qui est nommé, le personnel de cantine injurieux envers les enfants, le chauffeur de car qui roule trop vite... Ce sont des textes de journaux qui seront repris comme des pièces à conviction lors de conseil d'école voire d'inspection. C'est inévitable et celui qui s'est confronté au journal d'opinion et qui a su instaurer dans sa classe un climat de respect de la parole des uns et des autres a forcément connu des conflits très durs, se terminant le plus souvent par le départ. L'histoire du texte « Mon rêve » (le maire de la commune tué par le maître dans un rêve raconté par un enfant) qui vaudra sans doute l'éviction de Freinet de l'Education Nationale peut se reproduire peut-être même plus facilement aujourd'hui où la presse n'a jamais été aussi polie.

Malheureusement, devant ces textes ou trop mous ou trop durs, nous sommes devenus des maîtres dans les techniques dialogales, pour, au cours de réécritures multiples, faire émerger de vraies problématiques, approfondir les sujets, produire une écriture qui se prend au sérieux et pour finalement, édulcorer, réécrire, mentir !

Sous prétexte que l'écriture est plus une question de statut que de technique, ce que nous pensons toujours, nous faisons l'erreur d'offrir un statut plus que précaire, celui d'écrivain de journal d'école, contre un statut bien réel, celui d'un enfant ici et maintenant. Sous prétexte de pédagogie de projet, nous exécutions de belles figures scolastiques : prendre toutes sortes de postures pour que l'enfant finisse par l'écriture, ce texte qu'on attend de lui !

## Parlante, incorrecte ; une écriture pour ne pas trahir

Mais de quoi est donc faite notre attente des textes d'enfants ? Le philosophe Jacques Bouveresse en dit long sur les liens entre presse, écriture lettrée et confusion intellectuelle<sup>3</sup>. Il y a aussi beaucoup à dire sur notre « impatience littéraire ». Nous sommes tellement bien convertis à l'idée (idéologie même peut-être ?) du bel écrit, esthétiquement affranchi de parole orale et du parler quotidien.

Dans son travail sur « l'écriture parlante » de romanciers des années 30-40, Jérôme Meizoz<sup>4</sup> fait apparaître un angle mort - ou endormi - de l'histoire littéraire : le combat en écriture d'auteurs, de linguistes et d'éducateurs, pour faire entrer dans la langue écrite la langue du quotidien et le verbe de la vie ordinaire, pour faire sortir la littérature de la langue bourgeoise, parisienne et lui donner des couleurs populaires, paysannes, ouvrières et faubourgeoises.

Parmi ces auteurs, C.F. Ramuz pratique une écriture qualifiée en 1930 de « charabia ». Mélange des temps, surabondance de « ça », sujets impersonnels, phrases sans verbes... Elle transgresse largement « les consignes de l'école élémentaire » précise Meizoz. Pour se justifier, Ramuz provoque un débat français sur le « mal écrire ». Il refuse de se plier au « bien écrire ». La réalité à dire n'est pas celle-là et il ne peut la trahir par une langue écrite des beaux quartiers. C'est le style parlant contre les belles-lettres.

### Produire une culture et une langue d'enfance

Ramuz « oppose le " français de conserve " (écrit, scolaire, centralisé) au " français de plein air " (oral,

quotidien, décentralisé) ». Il oppose l'expressif, la « langue-geste » à l'explicatif, la « langue-signe ». Ramuz et cette langue écrite-parlante défendue par beaucoup<sup>5</sup>, représentent aujourd'hui une force de proposition et de réflexion importante et bien peu explorée.

#### Démythifier le texte imprimé

« Que les élèves puissent imprimer sur-le-champ leur pensée manuscrite et il y aura alors, entre le langage et la lecture, la même liaison naturelle et nécessaire qu'entre le langage et la pensée manuscrite. La lecture des imprimés ne sera plus, pour l'enfant, une technique nouvelle et mystérieuse ; la pensée imprimée ne sera plus une pensée absolument extérieure à la vie et à la pensée de l'enfant, une pensée nouvelle qui glisse trop souvent sur l'âme enfantine sans la pénétrer intimement : le livre et le journal ne seront plus des demi-dieux automatiquement porteurs de vérité, mais bien des pensées d'enfants ou d'hommes, manuscrites, puis imprimées, des pensées sujettes à critiques et discussions. »

Célestin Freinet

(Ecole Emancipée, n°36, 6 juin 1925)

C'est une écriture de l'authenticité et de l'origine que nous appelons à développer.

Ce sont par exemple de nombreux livrets, cahiers ou carnets, où la culture enfantine s'écrit aux seuls moyens de la langue de l'enfance : plus de vingt titres en dix ans, financés par des fonds municipaux et imprimés entre cinq cent et mille exemplaires.

Ils parlent des quartiers autour des écoles, de la vie des enfants, de leurs objets quotidiens, leurs activités, leurs lieux préférés, de l'observation attentive des rues, de la ville

vue de leurs fenêtres ou des fenêtres vues de la rue, des rencontres... Ce que nous continuons à pratiquer, c'est ce curieux exercice de l'écriture sans contrainte, ni de temps ni de diffusion : un texte libre sans vote pour l'élection dans un journal.

Contre tout ethnocentrisme culturel, il s'agit de développer une écriture de classes, bien au-delà de l'école : classes sociales, classes d'âge, classes culturelles... Contre l'idée que l'écrit est une valeur universelle, surplombée par la valeur littéraire, ces invitations à « nous » écrire, c'est donner à l'imprimé une réelle valeur d'appartenance à des classes sociales dont on fait semblant de croire qu'elles développent les mêmes pratiques dans les beaux, moyens et bas quartiers.

### « Droit de mal écrire » et droit d'enfance

Mal écrire, c'est ne pas écrire comme il faudrait écrire. Parce que les enfants ne savent jamais faire ce que les prescriptions de l'Education Nationale veulent leur faire faire. En marge des activités d'exercices, des « semaines de la presse », cette autre écriture est là pour dire « qui on est », où qu'on soit.

Mal écrire, c'est refuser que la norme de l'écriture soit fournie en kit avec la maquette d'un journal. Le droit de mal écrire, c'est écrire comme on peut quand il y a quelque chose à dire, renoncer à jouer à ce jeu dont on ignore les règles, mais dire : qui on est, ce qu'on fait, ce qu'on lit, ce qu'on attend de l'existence, ce qui nous manque dans la vie...

Car le droit de mal écrire, c'est aussi le droit de mal vivre : ne pas être un enfant toujours « poli », « policé », « respectueux », « citoyen », « lecteur », « intelligent », « coopératif »...

Un vrai écrit d'enfant peut avoir la force de dire l'existence telle qu'elle est vraiment vécue et non pas telle qu'on veut la mettre joliment en page pour une lecture agréable, réjouissante et rassurante pour tout le monde. Bien loin de l'écriture journalistique.

### Une vraie diffusion pour une vraie parole

Notre obstination à nous éloigner du journal naît de la lassitude de ces normes d'écriture devenues, à force de les répéter, carrément navrantes. Quand il faut être clair, efficace et rapide pour remplir des colonnes, il est souvent plus simple de se taire.

Nous le voyons souvent : les formes d'expression trop institutionnalisées comme le journal (mais aussi la correspondance) finissent par étouffer la parole. Et pour produire des histoires d'enfants et parvenir à ne pas les banaliser par un type d'écrit par définition jetable, il faut nécessairement trouver des formes plus solides, moins jetables, moins méprisantes. En parlant des dangers intellectuels de la « journalisation » de la pensée, Karl Kraus dénonçait dès 1900 les formats trop rigides de la presse.

« LA CANTINIÈRE :  
L'UN OS DANS LE POTAGE »  
NON ! NON !



LA LIBERTÉ DE LA PRESSE  
NE S'USE QUE SI  
L'ON NE S'EN SERT PAS !



« Sans vouloir de mal à la presse d'information (et encore moins à ses journalistes qui se débattent comme ils peuvent), nous ne pouvons la donner aux enfants pour modèle exclusif de la communication écrite. L'école préconisée par Freinet n'est pas le lieu où l'on commence par apprendre des règles immuables, mais celle où l'on découvre par la pratique la valeur de l'expression et de la communication, le respect de l'autre et les conséquences que cela implique.

Notre travail consistera donc à traquer à tout moment les pistes d'écritures levées par les enfants. D'essayer de porter plus loin et plus fort cette parole, sans jamais la trahir. De chercher par tous les moyens à prendre cette écriture au pied de la lettre. De créer autour d'un texte à prétention littéraire où l'enfant peut se jouer de la réalité une réception littéraire plutôt qu'une réécriture qui en trahit l'essence.

C'est prévoir des campagnes d'affichages pour les textes revendicatifs, pour le tournoi de foot ou l'ouverture de la BCD pendant la récré gérée par les grands : le tract distribué à la sortie des classes. C'est chercher avec les enfants le mode de production, de diffusion le plus efficace.

C'est au cours de la vie de la classe (ce que les didacticiens ont tant de mal à mettre en bouteille), cultiver une habitude d'écoute, « écouter sans espérer » pour savoir quel écrit produire et qu'en faire : comment le traiter, dans quel réseau l'insérer.

On sera sans doute confronté à un manque de temps, un manque de moyen mais bien plus encore au manque de réseaux de lecture et

Autant la valeur du premier jet, jeté en vrac dans un journal-torchon, révèle moins le respect de la spontanéité enfantine que le mépris pour ceux qui l'accueilleront, autant il me semble réducteur d'appliquer les schémas d'écriture d'une presse, dont je ne suis pas certain, si j'en juge par les exemples anciens, qu'elle ait fait, depuis le début du siècle, des progrès de qualité littéraire la posant comme modèle ».

Michel Barré  
Le Nouvel éducateur N° 67,  
mars 1995

d'écriture autour de l'école. C'est qu'il s'agit de réseaux en perpétuelle recherche et non pas de fidèles correspondants, lointains, abstraits, voire inconnus. Il faut donner aux enfants les moyens de diffuser, au sens propre, leur parole dans la société qui les entoure. C'est un travail de longue haleine : être pris au sérieux par l'écrit.

### Pierre Choulet et Hervé Moëlo

- 1 P. Rimbert, *Libération de Sartre à Rothschild*, Raison d'agir, 2005.
- 2 Parmi les critiques, on peut signaler Acrimed, un des observatoires des médias les plus mordants qui héberge notamment PLPL (Pour Lire Pas Lu) et Le plan B (<http://www.homme-moderne.org/plpl/>) ainsi que Pas Vu Pas Pris et tous les films de Pierre Carles.
- 3 Jacques Bouveresse, *Prodiges et vertiges de l'analogie, De l'abus des belles-lettres dans la pensée*, Raisons d'agir, Editions 1999.
- 4 Jérôme Meizoz, *L'âge du roman parlant* (1919-1939), Ecrivains, critiques, linguistes et pédagogues en débat, Droz, 2001.
- 5 H. Poulaille, J. Giono, L.F. Céline, B. Cendrars, L. Aragon, H. Barbusse, R. Queneau, C. Freinet, C. Baillyfh.

